

Lacan Quotidien



n° 738 – Jeudi 14 septembre 2017 – 07 h 45 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Exceptions

EN AVANT

État d'urgence et exception, par Philippe De Georges

Le pape François : « la psychanalyse m'a aidé », par Cinzia Crosali

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Mme Klein, par Brigitte Jaques-Wajeman et François Regnault

LACAN COTIDIANO N°20

José Ramón Ubieto, Joaquín Caretti, Matías Meichtri, Miquel Bassols



OU



État d'urgence et exception

par Philippe De Georges

« Quand le sort fait que le peuple n'a plus confiance en personne, comme cela arrive s'il a été trompé par les choses ou par les hommes, on va nécessairement à la ruine ».

Machiavel

La promulgation de l'état d'urgence en France après les attentats de Daesh, sa prolongation et sa levée éventuelle suscitent un vaste et précieux débat sur les rapports entre les situations politiques extrêmes et l'État de droit. Certains ont pour principe que celui-ci ne devrait pas connaître d'exception. D'autres s'inquiètent de la banalisation de mesures, présentées comme nécessaires en raison de la gravité des menaces pesant sur la sécurité des citoyens, qui constituent de fait la suspension temporaire de droits fondamentaux au regard des idéaux républicains et du préambule de la constitution. Mais d'autres encore en souhaitent l'inscription dans la loi ordinaire.

Défaite et défaut

Notre droit a enregistré depuis 1958 l'existence de conditions d'une gravité telle qu'elles justifient des mesures extraordinaires suspendant le cours normal des institutions. Tel a été le choix du général De Gaulle – occasion de vifs débats tout au long de sa présence au pouvoir – et des rédacteurs de la Constitution de la V^e République, inspirés par les événements connus par la France au moment de la défaite de 1940 : débâcle de l'armée mise en déroute sur tous les fronts face à la guerre éclair de l'envahisseur, exode massif, disparition pure et simple de l'administration civile du pays, vacance des instances politiques. Quelques jours ont suffi pour que l'Assemblée nationale issue du Front Populaire vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, que celui-ci abolisse « provisoirement » la République et installe son régime personnel. Quelques mois suffirent pour que les fascistes puissent exercer le pouvoir par le biais de l'*État français*, que l'ennemi puisse impunément établir son occupation et que les sbires de Vichy assument les lois raciales, la persécution des juifs et se vautrent dans la collaboration.

Comment ne pas voir dans cette « étrange défaite (1) » et ses conséquences la preuve d'un défaut des institutions elles-mêmes : l'absence de règles permettant au président du Conseil de maintenir la République et de diriger le pays dans une situation d'exception ? C'est précisément pour éviter que cela puisse se reproduire que la constitution actuelle prévoit, outre l'état d'urgence, des dispositions d'exercice de l'autorité en dehors de l'État de droit. Il s'agit du fameux article 16, dans lequel certains (Guy Mollet notamment) voulaient voir la volonté du Général d'abolir le système démocratique et qui servit à celui-ci à faire face en 1960 au putsch des généraux d'Alger.

Le « moment machiavélien »

Mais l'inspiration de cet état d'exception n'a pas attendu le XX^e siècle pour se faire jour. La démonstration rigoureuse de la nécessité d'un tel système est l'un des principaux thèmes d'un ouvrage remarquable de Nicolas Machiavel : *Discours sur la première Décade de Tite-Live* (2). L'auteur réfléchit aux évènements qui viennent de bouleverser la vie politique italienne, avec « l'invasion des barbares », la *Furia francese* et l'irruption des armées du roi de France (Charles VIII puis François I^{er}). Ce bouleversement révèle l'échec de toutes les communes et États de la péninsule, principautés comme républiques, et leur incapacité à défendre le mode de vie subtil de la Renaissance, face aux grands États-nations naissants. Quelle qu'ait été l'élégance, la finesse et la magnificence des uns et des autres, tout cela s'était aussitôt trouvé réduit à néant. Les princes humanistes et les politiciens de cabinet comptent pour rien, face à la puissance des monarchies étatiques qui mènent des guerres d'expansion et rivalisent pour leur hégémonie sur le continent. Ces conditions historiques constituent ce qu'on appelle couramment « le moment machiavélien (3) ».

C'est en effet cet effondrement imprévisible qui met Nicolas Machiavel aux prises avec la nécessité de penser à nouveaux frais la question des États et de leur survie. Il le fait, comme on le sait, dans une démarche dialectique qui consiste à étudier les faits du moment à l'éclairage du passé et des leçons qu'il peut ainsi tirer de l'histoire ancienne. D'où sa référence majeure à Tite-Live et à l'histoire de la république romaine décrite par celui-ci. Point par point, les moments de la vie romaine lui servent de prétexte pour élaborer les principes d'une philosophie politique qui reste d'actualité.

Malgré la réputation que lui donne la lecture naïve de son *Prince* (4) et l'usage qu'en ont fait ses détracteurs, Machiavel a indéniablement plus de goût pour le peuple que pour la noblesse, pour le régime républicain que pour la monarchie et l'empire, pour la démocratie que pour la tyrannie. Un de ses soucis est en effet de définir comment les institutions doivent être conçues initialement ou réformées, pour que le pouvoir ne soit pas accaparé par les puissants et que le droit soit préservé de l'arbitraire. Il voit (comme le feront les révolutionnaires en 1789) dans le modèle établi par Lycurgue à Sparte la solution : un système politique mixte et le recours à l'élection contre l'héritage des titres.

Mais il part d'un constat qui fait argument contre sa doctrine pour les moralistes bien-pensants : l'homme est spontanément mauvais (5). On ne peut donc parier *a priori* sur les vertus, dont seuls quelques uns savent faire preuve, et donner aveuglément sa confiance à quiconque : nul qui a le pouvoir ne l'exerce spontanément dans l'intérêt de tous ; chacun est enclin si l'occasion lui en est donnée d'user, d'abuser et de servir son propre profit. La loi doit donc prémunir la société contre toutes les dérives possibles qui, puisqu'elles sont possibles, ont toute chance de se produire. La loi est donc nécessaire et c'est à elle de garantir les droits de chacun et de chaque partie de la société.

Rome et le conflit

Rome montre en de multiples occasions que les puissants sont toujours prêts à nuire à la plèbe et à la déposséder, à l'exploiter sans contrepartie et à régner pour son seul profit. D'où une leçon qui est à graver en lettres d'or : ce n'est pas le conflit entre la plèbe et le sénat qui a été néfaste à Rome. Ce conflit au contraire a toujours été cause des améliorations sociales et politiques. « Rome fut une république parfaite. Elle atteignit cette perfection à cause de la désunion de la plèbe et du sénat (6) ». Comme le disait Héraclite, *Polémōs* (le conflit, et pas seulement la guerre) *est père de toutes choses* (7). Soit dans les termes de Machiavel : « Toutes les lois que l'on fait en faveur de la liberté naissent de la désunion (8) ». Ainsi la société n'a de chance de bien fonctionner que si les opinions diverses peuvent s'exprimer et que les différentes catégories sociales (pour ne pas dire les classes) peuvent prendre part au pouvoir et sont représentées au sein de celui-ci.

Ce que Machiavel met à l'épreuve de l'histoire, c'est la possibilité de garantir le maintien de la République, contre sa captation oligarchique par le patriciat ou par le monarque qui sommeille dans tout détenteur du pouvoir. D'où son affection pour quelques grands serviteurs de l'État attachés à l'intérêt commun et les lauriers qu'il tresse pour le très vertueux Cincinnatus (9). Comme lui, nous avons tous rêvé à l'histoire de ce héros tranquille, quittant sa charrue et son modeste champ, quand le Sénat romain lui annonce qu'il l'a désigné comme dictateur, pour sortir l'État de l'impasse où ses généraux l'ont mis. Il gagne la guerre, rétrograde l'officier coupable de négligence et de présomption (« Tu resteras dans ce grade jusqu'à ce que tu aies appris à être consul »), puis retourne à ses pénates, tranquille... On est loin des fureurs robespierristes et des têtes tranchées comme des choux (10) !



La Révolution française

Entre 1515 et 1958, en effet, d'autres grands hommes politiques se sont fait les lecteurs assidus de l'histoire antique et ont voulu en tirer des leçons pour trouver des solutions à une situation d'exception : ce sont les révolutionnaires de 1793. Ainsi Robespierre pouvait-il définir l'état de la France après Varennes et l'exécution du Roi comme un retour à l'état de nature, soit l'abolition de toute loi civile et la nécessité de reconstruire intégralement le lien social : « Lorsqu'une nation a été forcée de recourir au droit de l'insurrection, elle rentre dans l'état de nature à l'égard du tyran. Comment celui-ci pourrait-il invoquer le pacte social ? Il l'a anéanti (11) ».

Ici, Lycurgue ni Solon ne sont plus un recours. C'est en ce sens, comme le démontre Jean-Claude Milner (12), que Saint-Just et Robespierre sont conduits à penser que seul un régime d'exception pouvait répondre aux exigences de l'heure. J.-Cl. Milner semble dire que, contrairement aux révolutionnaires du XX^e siècle, l'idée même de révolution était pour Robespierre et les siens l'idée d'un régime nécessairement transitoire et appelé à ne pas durer au-delà de la résolution de l'impasse politique et de la transition à assurer jusqu'à ce que la mise en place de la constitution puisse se faire. Soit tout le contraire de la « révolution permanente » à la sauce trotskiste, mais un état exceptionnel comparable à ce que Rome avait précisément établi sous le nom de dictature, pour faire face aux conditions extrêmes. On n'est pas obligé de partager entièrement cette lecture de la terreur comme on peut penser que Bonaparte ne sera rien d'autre qu'un Robespierre qui aurait réussi... La thèse de Machiavel mérite néanmoins qu'on s'y arrête.

Concentration

Pour Tite-Live et ses contemporains, comme pour Machiavel et les conventionnels montagnards, le mot de dictateur n'a pas la signification que lui donnera son usage au XX^e siècle, soit la tyrannie pérenne arbitraire et sans partage, le règne d'un, Hitler, Mussolini, Staline. L'usage d'alors dit clairement la dévolution à un seul de tout le pouvoir exécutif, le temps limité qu'imposent les conditions extraordinaires qui rendent inopérant l'État de droit. Ce qui justifie le pouvoir extraordinaire confié par le Sénat à Cincinnatus désigné comme dictateur, c'est la nécessité d'une concentration extrême de l'autorité et du pouvoir de décision, lorsque les événements ne rendent plus possible le fonctionnement normal des institutions et que la République se trouve alors menacée dans son existence.

Pour Machiavel, il est donc nécessaire que la loi républicaine prévoie des procédures institutionnelles pour les situations d'exception. Il lui semble évident aussi que ce régime d'exception doit être par avance extrêmement limité dans le temps : « Un an, c'est déjà trop (13) ».

Le désir d'un seul

Ce qui conduit Machiavel à ce jugement, c'est le fait que selon lui toute fondation politique ne peut procéder que du désir d'un seul : « Il est nécessaire d'être seul si l'on veut ordonner une république tout à fait nouvelle ou la réformer totalement, en s'écartant de ses anciennes institutions (14) ». Ainsi de Lycurgue pour Sparte, et d'Énée ou de Romulus pour Rome. À propos du meurtre de Rémus par Romulus, une phrase vaudra bien des haines à Machiavel : « Si le fait l'accuse, il faut bien que l'effet l'excuse (15) ». Mais notre Nicolas souligne que Romulus, une fois le meurtre commis et son autorité solitaire établie, s'est empressé lui-même de créer le Sénat et de rompre avec l'exercice personnel du pouvoir.

Aussi vrai que la pulsion de mort est l'os de la pulsion, l'acte fondateur est l'os du discours du maître : celui-ci n'avance qu'en son nom propre, dans la solitude la plus extrême. Certes, les grandes constitutions que nous connaissons sont le fait de quelques uns et pas d'un seul. À celle des États-Unis sont associées les figures de ceux qu'on appelle les *pères fondateurs* (16). La première constitution républicaine en France, désignée par commodité comme « constitution girondine » est en fait surtout l'œuvre du seul Condorcet, qui n'est pas

girondin et s'inspire largement du modèle américain. Quant à celle de 1958, surnagent à l'occasion les signatures de quelques constitutionnalistes et du fidèle Debré. Mais c'est au Général que la paternité est attribuée, non sans raison, puisqu'il modifiera contre l'avis de Debré et des autres le mode d'élection du président, par recours au référendum, dans un face à face singulier entre le suffrage universel – soit le peuple souverain – et lui.

Il y a le cours régulier des choses, les temps propices au débat et à la discussion. Il y a l'*automaton* et l'éternel retour du même. Mais il y a aussi, par rupture imprévue de ce cours, des moments hors normes et une discontinuité du temps, appelant des réponses qui subvertissent le droit commun. C'est l'instant de Moïse, de Lycurgue et Solon. Hasard, accident ou *Chairos* créent ces conditions singulières.



Le trou du nouveau

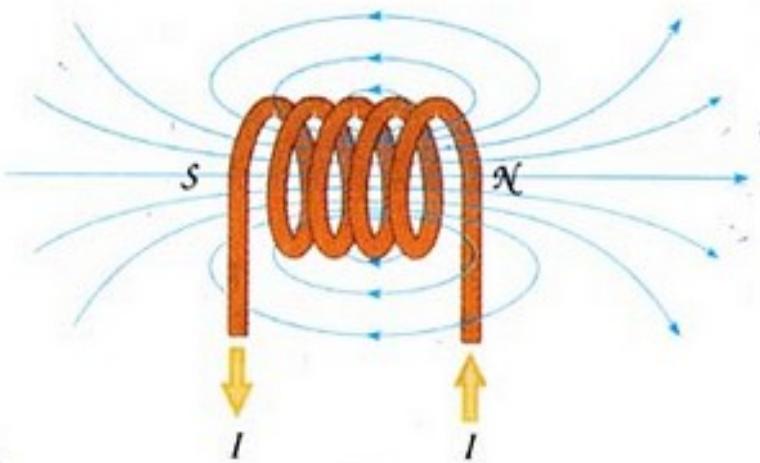
Si nous rapportons cette lecture aux questions actuelles et que nous interrogeons la conception que Lacan a pu avoir des événements historiques, nous pouvons tout de suite nous souvenir des places respectives qu'il a su faire – dans l'expérience analytique – au couple de l'*automaton* et de la *tuchè*, de la nécessité et de la permanence, d'une part, et de l'imprévu comme de l'indéterminé, de l'autre. Ce sont d'ailleurs des points que Jacques-Alain Miller a développé dans son cours, particulièrement dans « Cause et consentement (17) ». Nous avons tous en mémoire sa définition tranquille de toute révolution comme retour au point de départ, à l'image du mouvement des astres.

Lacan et l'histoire, Lacan et l'éternel retour du même, le *nihil novi sub sole* : « *vous échouerez, car l'histoire depuis toujours tourne en rond. C'est la structure* (18) », dit-il à J.-A. Miller au moment de l'engagement politique de celui-ci dans les années 1970. La structure est un nom moderne de la temporalité polybienne, qui fait qu'une révolution n'est que le retour des hommes comme des astres sur eux-mêmes. Mais aussi Lacan, le même jour, prenant acte de la contingence et de ce qui fait déchirure dans la trame des événements : « *Sans doute, de temps en temps [...] il y a un trou dans l'éternel recommencement, et il est amusant de profiter de ce trou-là et dans le jeu de la machine, d'inventer le nouveau* ».

Ce qu'on appelle « le moment machiavélien » ne se limite pas à ces années 1515, où l'expansionnisme français bouleverse la péninsule italienne. On peut étendre ce terme à toutes les situations où les événements dans la surprise qu'ils imposent aux hommes confrontent ceux-ci à l'urgence de penser à nouveaux frais, sans un recours suffisant de l'expérience passée et de la routine. C'est ce que Lacan qualifie de trou, dans le jeu de la machine. Et c'est à proprement parlé ce qu'on est en droit d'appeler un *événement*, soit

l'irruption de l'inattendu, ce que Bataille appelle « instant privilégié » et qui est « réouverture du champ du possible (19) ». Récemment, J.-A. Miller proposait une topologie évoquée par Lacan, celle de la *spire* (20) : le parcours spiralé, en histoire comme dans le trajet d'une cure, a pour avantage de concilier à la fois le développement et la récurrence du même.

De la possibilité quand même du nouveau ? Lacan machiavélien ? Assurément c'est bien une logique d'exception qui préside à ce qu'on appelle son « Acte de fondation ». L'énonciation est bien la sienne, oublieuse de ceux qui l'accompagnent alors et sont écartés d'une parole (ou d'un trait de plume) : « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique –... » (21)



1 : Bloch M., *L'étrange défaite*, Gallimard, 1990.

2 : Machiavel N., *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Gallimard, 2004. Notre exergue se trouve p. 221.

3 : *Ibid.*, introduction d'Alessandro Fontana, p. 23. Ce « moment » est, entre 1494 et 1559, l'affrontement sur le sol italien des troupes françaises et espagnoles.

4 : Machiavel N., *Le Prince*, PUF, 2000.

5 : Machiavel N., *Discours sur la première décade de Tite-Live*, *op. cit.*, p. 66 : « Tous les hommes sont mauvais et (usent) de leur malilité d'âme chaque fois qu'ils en ont une libre occasion ».

6 : *Ibid.*, p. 66.

7 : Héraclite, *Fragnents*, Fata Morgana, 1991, frag. 53. ; Cf. aussi frag. 80 : « Le combat est lien, la justice discorde. Tout arrive par discorde et par nécessité ».

8 : Machiavel N., *Discours sur la première décade de Tite-Live*, *op. cit.*, p. 70.

9 : *Ibid.*, p. 480.

10 : Cf. Hegel G.W.F., *Phénoménologie de l'esprit*, « La liberté absolue et la terreur », Flammarion, 2012, p. 494 : « L'unique exploit de la liberté universelle est donc la mort, [...] la plus froide et la plus triviale, qui n'a pas plus d'importance que l'étage d'un chou ou qu'une gorgée d'eau ». Hegel évoque ce qui inspire la crainte à la « foule des consciences individuelles » : « Leur maître absolu, la mort » (p. 496).

11 : Robespierre M., discours du 3 décembre 1792 sur le « Procès du roi », disponible sur ihrf.univ-paris1.fr

12 : Milner J.-Cl., *Relire la Révolution*, Verdier, 2016, p. 101.

13 : Machiavel N., *Discours sur la première décade de Tite-Live*, *op. cit.*, p. 172.

14 : *Ibid.*, p. 91.

15 : *Ibid.*, p. 92.

16 : Condorcet (de) M.J., *De l'influence de la révolution d'Amérique sur l'Europe*, Manucius, 2010.

17 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », 1987-1988, inédit.

18 : Regnault Fr., « Vos paroles m'ont frappé... », Liminaire d'*Ornicar?*, n° 49, Agalma- Seuil, 1998, p. 11 & *La Movida Zadig*, n°1, Navarin, 2017, p. 6-7.

19 : Deleuze G., *La logique du sens*, Minuit, 1969, p. 175.

20 : Miller J.-A., « Point de capiton », cours de psychanalyse, 24 juin 2017, visible sur Lacan-TV. Cf. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 321 : « la spire, où son époque l'entraîne ».

21 : Lacan J., « Acte de fondation » (1964), premier *Annuaire de l'École freudienne de Paris*, 1965 & *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 229.



Le pape François : « la psychanalyse m'a aidé » par Cinzia Crosali

Surprenante, la révélation faite par le pape François au sociologue Dominique Wolton, relatée par ce dernier dans leur livre *Politique et Société* (1), qui vient de paraître. Le pape aurait avoué que dans un moment de difficulté, alors qu'il avait quarante-deux ans, il a consulté une psychanalyste juive. Pendant six mois, il l'a rencontrée au rythme d'une séance par semaine pour « clarifier quelques petites choses ».

Trois signifiants frappent dans ce témoignage : *femme, juive, psychanalyse*. Celui qui allait devenir le premier homme de l'Église catholique romaine ne s'est adressé, dans un moment de détresse, ni à ses « pères spirituels », ni aux docteurs de l'Église, mais à une *femme* ! Rappelons que l'Église est une des rares institutions au monde où la ségrégation homme-femme, au niveau des rôles, des titres, des « carrières » ecclésiastiques, est d'une rigidité sans failles et qu'une femme ne pourra jamais devenir ni pape, ni cardinal, ni évêque, ni même prêtre. Le futur pape François, pour se faire aider, s'est donc adressé à une femme, qui de plus était une femme *juive* ! Et, comble des combles, il s'est adressé à une femme juive *psychanalyste*.

Le pape a eu quarante ans au milieu des années 1970, c'est-à-dire presque quinze ans seulement après l'anathème lancé par le Saint-Office, sous la papauté de Jean XXIII, contre la psychanalyse, avec interdiction faite aux membres du clergé d'exercer cette pratique sulfureuse et aux séminaristes de se faire psychanalyser. Dans les années 1950, la même interdiction était également étendue aux fidèles : le Vicariat de Rome considérait « péché mortel » le fait de s'adresser à un psychanalyste. Sans oublier qu'à l'époque fasciste les œuvres de Freud furent mises à l'index et que la *Revue italienne de psychanalyse*, organe officiel de la société psychanalytique fondée par Eduardo Weiss en Italie, fut supprimée par les autorités fascistes, sous pression de l'Église de Rome.

Qu'est-ce-qui a poussé le pape François à faire cette déclaration ? Opportunisme faussement libertaire ou sincère intérêt envers l'invention freudienne ? Selon Christine Angot – qui s'est exprimée à ce sujet, dans l'émission télévisée du samedi soir « On n'est pas couché » de Laurent Ruquier, le 9 septembre –, ce serait seulement une ruse de communication, qui n'aurait eu pour but que de montrer au « bon peuple » une ouverture, mais qui aurait surtout montré, chez le souverain pontife, une non-connaissance de la psychanalyse. Suivant D. Wolton, au contraire, lors de son entretien, François lui aurait parlé d'une façon très authentique et cette déclaration confirmerait la position d'homme libre et indiscipliné de ce pape atypique.

La presse italienne a rapporté la nouvelle, les premiers jours de septembre, avec étonnement et surprise. La guerre entre psychanalyse et Église catholique est-elle donc terminée ?

Il faudrait déjà éclaircir de quelle psychanalyse il s'agit. Nous avons déjà assisté à bien des instrumentalisations de la psychanalyse de la part de certains catholiques qui n'ont pas hésité à mettre dans la bouche de Freud (leur nouvelle autorité ?) la défense de la famille traditionnelle et à citer le complexe d'Œdipe comme fondement théorique incontournable contre le mariage pour tous.

Nous serons prudents à applaudir avec enthousiasme les déclarations du pape et considérons que, dans certaines conditions, il vaut presque mieux un sain antagonisme plutôt que des mystifications qui tordent, avec profits incertains, la pensée de Freud.

Ce pape est certainement très sympathique et nous lui reconnaissions une grande capacité médiatique. Surement a-t-il le mérite d'avoir eu récemment de solides positions d'indignation contre le scandale des migrants, ce qu'aucun chef d'autres religions n'a prodigué avec la même véhémence.

Sa sympathie pour la psychanalyse nous fait certainement plaisir, mais pour le moment elle nous fait aussi un peu sourire parce qu'elle nous rappelle le film de Nanni Moretti sorti en 2011, *Habemus papam*, où la division subjective de « Sa Sainteté » concernant sa mission scandalisait le clergé et semait la panique dans les hautes sphères du Vatican. Souhaitons que la psychanalyse de François n'ait rien eu de similaire avec la psychanalyse du « pape » alias Michel Piccoli. Ce dernier rencontre, sous le contrôle sévère des cardinaux septiques, un psychanalyste à qui toutes questions embarrassantes ou intimes au pontife sont interdites. Difficile de concilier les lois de l'inconscient avec les exigences des préceptes du clergé.

Peut-être que la confidence de François sur sa psychanalyse avait au moins ce but : celui d'entamer un peu les certitudes puissantes et rigides des défenseurs des dogmes. Nous restons attentifs à ses effets.

1 : Pape François & D. Wolton, *Politique et société. Un dialogue inédit*, L'observatoire, 2017.



Mme Klein nouvelle mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman

« une aruspice aux yeux d'enfant, tripière inspirée »
Jacques Lacan, à propos de Melanie Klein

Jacques-Alain Miller assiste à Londres en 1988 à une représentation de Mrs. Klein, de Nicholas Wright. Il découvre avec plaisir cette pièce originale sur Melanie Klein. Il la signale aussitôt à Brigitte Jaques-Wajeman. Elle et moi rencontrons l'auteur à Londres. Je traduis la pièce, qui est publiée aux éditions du Seuil, avec des analyses d'Éric Laurent et de Serge Cottet. Brigitte la monte à Aubervilliers en 1993.

Elle en propose aujourd'hui une nouvelle mise en scène au Théâtre des Abbesses. La pièce, Mme Klein, vient d'être rééditée. — François Regnault

Trois femmes par Brigitte Jaques-Wajeman

Londres, 1934. Trois femmes occupent la scène : deux jeunes et une troisième plus âgée. Une mère, Mélanie Klein, et sa fille, Mélitta, irréconciliables ; et une autre jeune femme, Paula, qui veut trouver sa place auprès de cette mère. Toutes trois sont psychanalystes. La mère est célèbre, pionnière de la psychanalyse des enfants. Elle a quitté l'Allemagne et vit à Londres. Elle défend un certain nombre de thèses qui enthousiasment certains, mais ne plaisent pas à tout le monde.

Cette nuit est spéciale. Mme Klein se prépare à se rendre à Budapest à l'enterrement de son fils aîné, Hans, mort lors d'un accident de montagne, loin d'elle. Mais elle n'en a pas la force. Cette nuit, sa fille lui soutient que Hans s'est en réalité suicidé et la tient pour responsable. Elle lui reproche les années d'analyse, lorsqu'ils étaient enfants ! Peu à peu l'enjeu de la pièce se révèle ; l'affrontement sans merci de la mère et de la fille, et la troisième qui réussira à apaiser la mère et à prendre la place de la fille, qui ne reviendra plus.

Le déracinement, l'aveuglement, la recherche de soi sont au cœur de cette pièce. *Mme Klein*. Dans ce deuil, tout lui manque : son fils, sa fille, sa langue.

Trois psychanalystes

par François Regnault

Un psychanalyste sur la scène : on espère qu'il sera le sujet supposé savoir, le fin mot de l'intrigue, ou bien on craint qu'il ne joue au malin avec les autres personnages. Mais deux, mais trois psychanalystes, de plus, femmes, tel est le choix original de Nicholas Wright, qui met donc aux prises, en 1934 à Londres, Melanie Klein, analyste déjà connue, sa fille Melitta, qui commence à l'être, et une amie de sa fille, Paula, qui débute.

D'être trois les empêche d'avoir le dernier mot, ou plutôt chacune l'aura, un moment ou un autre.

Elles seront à égalité dans le dialogue, autrement dit, elles pourront sans cesse changer de position les unes par rapport aux autres : complicités, méfiance, confiance, questions, objections, attaques, violence et passion...

Invité ou non, insiste dans cette dramaturgie *l'inconscient* devenu personnage.

La *catharsis*, mot pivot qui, selon Lacan, témoigne que « la tragédie est à la racine de notre expérience »¹, pourra-t-elle avoir lieu dans une telle pièce ? Là est la question.

¹Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 286.

Mme Klein. Avec Marie-Armelle Deguy, Sarah Le Picard et Clémentine Verdier.

Au Théâtre des Abbesses, du 4 au 20 octobre 2017, 20h30 ; dim. 15h.

31 rue des Abbesses, Paris 18^e. Tel 01 42 74 22 77.



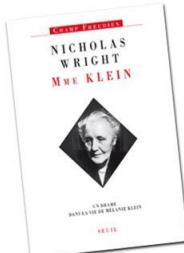
Théâtre
de la
VILLE
PARIS

Le collectif Théâtre et psychanalyse

vous convie le dimanche 15 octobre 2017 à 15 heures
à la représentation de

Mme KLEIN

de Nicholas Wright
mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman



suivi d'un débat avec

Brigitte Jaques-Wajeman,
François Regnault,
et Eric Laurent

Débat avec Brigitte Jaques-Wajeman, François Regnault et Éric Laurent, après la représentation du 15 octobre, animé par Christiane Page et Philippe Benichou, organisé par L'Envers de Paris « Théâtre et psychanalyse ».

En librairies : *Mme Klein* de N. Wright, trad. Fr. Regnault, postfaces de Serge Cottet et Éric Laurent, Seuil, coll. Champ Freudien, réed. 2017.

Débat animé par Philippe Benichou, psychanalyste, membre de l'ECF et Christiane Page, professeure des universités en études théâtrales

Théâtre des Abbesses
31 Rue des Abbesses, 75018 Paris

Réservations au tarif préférentiel de 20 euros
par chèque à l'ordre du Théâtre de la Ville à envoyer avec votre adresse mail à :
Philippe Benichou, 3 rue de Vouillé, 75015 Paris

CHAMP FREUDIEN

NICHOLAS
WRIGHT
MME KLEIN



UN DRAME
DANS LA VIE DE MÉLANIE KLEIN

SEUIL

On pourra voir aussi, au Théâtre des Abbesses du 11 au 14 octobre (en matinée) :
Le Voyage de Benjamin

de Gérard Wajcman, mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman.

Un voyage en quête d'un monde meilleur, porté par un joyeux trio de comédiens, d'après *Les Voyages de Benjamin III*, de l'auteur yiddish Mendele Moïcher Sforim. Un spectacle pour grands et petits.



Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 20

SUMARIO

TDAH. Del big pharma al big Neuro — *José Ramón Ubieto*

LA MOVIDA ZADIG

Política y psicoanálisis. La red Zadig — *Joaquín Caretti*

La patria del sinthoma — *Matías Meichtri*

Las Ramblas — *Miquel Bassols*

TDAH. Del big pharma al big Neuro

José Ramón Ubieto (Barcelona)

La tesis clásica de la psiquiatría, respecto al TDAH, es que se trata de un trastorno del neurodesarrollo que, si bien es indemostrable por la ausencia de marcadores claros —lo que no ha impedido la proliferación de estudios falseados (1)—, su causa última no admite dudas (2). Los síntomas, inicialmente la hiperactividad y la impulsividad, se reducían vía los psicoestimulantes que, curiosamente, se focalizaban sobre todo en las dificultades de atención.

Los estudios de eficacia del medicamento nunca lograron demostrar mucho más allá de los efectos inmediatos en la concentración, propios de cualquier anfetamina en cualquier sujeto, y en cambio sí verificaron los efectos secundarios (tensión arterial, cardiovasculares, pérdida de apetito y detención del crecimiento) y algunos especialmente graves (agresividad, suicidio, consumo de tóxicos en la adolescencia) (3).

Todo ello, más la denuncia continuada de la hipermedicación y el sobrediagnóstico tanto por parte de profesionales como de opinadores, forzaron un cambio de paradigma en la presentación del trastorno. La propia Agència de Qualitat i Avaluació Sanitàries de Catalunya

(AQuAS), dependiente del Departamento de Salud de la Generalitat de Catalunya advertía recientemente (4) que “no se debería esconder el abuso persistente de estimulantes cognitivos para aumentar el rendimiento o para finalidades recreativas”.

La primera respuesta fue el surgimiento de etiquetas alternativas, como el TCL (Tiempo Cognitivo Lento) (5), que definía a un conjunto, en los EE. UU nada desdeñable, de niños y adolescentes que presentaban serias dificultades en la atención y concentración en tareas académicas. Una suerte de sujetos “empanados” que sin presentar hiperactividad ni impulsividad requerían igualmente de diagnóstico y tratamiento. Su nueva identidad de “mentes lentas” reducía el estigma asociado al TDAH.

Luego se empezó a hablar, y a crear unidades específicas, de Trastornos del Aprendizaje que incluían un conjunto variopinto de sub-etiquetas (dislexia, discalculia, cognición lenta) y que ponían el énfasis en las dificultades de atención y aprendizaje cuya causa apuntaba cada vez más claramente a perturbaciones del desarrollo (6).

Todo este proceso ha ido paralelo al paso del DSM al Research Domain Criteria (RDOC) (7), de una taxonomía difusa y confusa a una observación rigurosa (?) que incluirá pruebas diagnósticas y tratamientos novedosos dirigidos a la activación de las zonas cerebrales comprometidas en esas funciones.

Ahora, como nos recuerda Joshua Gordon, actual director del NIMH estadounidense, ya no interesa clasificar las enfermedades a través de un conjunto de síntomas, sino mediante la identificación de comportamientos y circuitos neuronales y mecanismos biológicos que los sostienen (8). Los criterios ya no son psicológicos sino procedentes de la biología o la etología.

Es el retorno al conductismo en su versión más pura pero “en su versión moderna, con el apoyo de la bioquímica, la imaginería cerebral, la secuencia del genoma y los niveles de respuesta de la célula” (9). Eliminando cualquier alusión a la subjetividad, incluida por supuesto su modalidad particular de goce.

El programa del NIMH *All of Us research* (10) es un elemento clave en la medicina basada en la predicción impulsada por la administración de Barack Obama en el 2015 con el fin de reorientar la medicina clásica hacia la medicina personalizada del futuro. Para ello se requiere recopilar el máximo de datos de cada persona mediante su conexión permanente a un portal en el que depositará sus datos de salud. Este enfoque basado en los datos (*data-driven-approach*) tiene como finalidad descifrar los comportamientos del sujeto (11).

Esta primacía actual de lo neuro ha generado el surgimiento de un mercado nuevo y hoy ya se crean múltiples *start-ups* con el objetivo de generar aplicaciones para el análisis de estos datos. Otras empresas, incluidas las farmacéuticas, se adaptan también a los nuevos tiempos.

Dos ejemplos recientes. Shire, empresa líder en fármacos para el TDAH (Vyvanse, Adderall), ha creado una *spin off* para segregar su negocio de psicoestimulantes, de dudoso futuro, y focalizarse, absorbiendo otras compañías como Baxalta especializada en el tratamiento de la hemofilia, en el tratamiento de enfermedades raras, mercado con un amplio y prometedor futuro en la nueva medicina personalizada (12).

La actual secretaria de educación de la administración Trump, la multimillonaria Betsy DeVos —hermana del fundador de la contratista Blackwater y activista contra el matrimonio homosexual— es junto a su marido la propietaria de Neurocore. Compañía que posee una decena de centros de rendimiento cerebral en Michigan y Florida donde aplican la tecnología de biofeedback para ayudar a los niños y adolescentes con TDAH y dificultades de aprendizaje, autistas incluidos.

—Lacan Cotidiano—

Ni los reproches éticos ni científicos le han alejado lo más mínimo de su intención de generalizar la aplicación de esta tecnología para los “diagnósticos y tratamientos basados en datos cerebrales para ayudar a niños y adultos”. La compañía dice que utiliza “datos de la electroencefalografía cuantitativa” para ayudar a diagnosticar los problemas y luego los trata con “probada terapia de neurofeedback” (13).

Como recordaba recientemente Abel Novoa: “La biomedicalización es un paso más allá de la medicalización. La tecnología está creando *nuevas subjetividades* al determinar nuevas categorías de personas en riesgo (por ejemplo pre-alzheimer), nuevas formas de monitorización del riesgo (test genéticos) e imponer nuevos comportamientos ante el riesgo (mastectomía u ooforectomía profilácticas)” (14).

El universo TDAH es ya, pues, una realidad que nos convierte a todos en hiperactivos (15), si bien eso no nos hace homogéneos en cuanto a nuestras invenciones de goce. El retorno del Nombre del Padre forcluido se hace hoy presente en el sometimiento a la cifra que nombra a cada sujeto en relación a una supuesta normalidad estadística (16). De allí que uno de los datos más paradójicos de la “clase” TDAH es que los niños nacidos en el último trimestre del año tienen muchas más probabilidades de ser diagnosticados que los nacidos a primeros de año (17).

Este nuevo orden social que nos nombra a cada uno por nuestro déficit resulta —decía Lacan— más “férreo” que el anterior del Nombre del Padre ya que anula la dialéctica del deseo y nos confronta al superyó y sus exigencias de goce sin límite (18).

Así, donde antes era el Big Pharma, ofreciendo el metilfenidato, ahora florece el Big Neuro y su neurofeedback. Cambio de identidad para los actuales hiperactivos trastornados: ahora pasarán a ser mentes lentas y defectuosas. Habrá que estar atentos al uso *off label* que hacen y a los nuevos síntomas que producen.

- 1: El más reciente es el publicado en *The Lancet* por el grupo “Enigma ADHD” y posteriormente denunciado por Michael W. Corrigan, Ed.D. & Robert Whitaker. <https://www.madinamerica.com/2017/04/lancet-psychiatry-needs-to-retract-the-adhd-enigma-study/>
- 2: José R. Ubieto. *TDAH. Hablar con el cuerpo*. EdiUoc, 2014.
- 3: Joan-Ramon Laporte. *Medicalització dels infants i els joves: el cas del TDAH*. Consultable online <http://institutinfancia.cat/wp-content/uploads/2016/03/2013-Abordem-TDAH-Publicacio-cat.pdf>
- 4: Colls C i Pons JMV. *Estat de situació del TDAH a Catalunya, tendència i variabilitat territorial. Monogràfics de la Central de Resultats*, núm 26. Barcelona: AQuAS. Departament de Salut. Generalitat de Catalunya; 2017.
- 5: Russell A. Barkley. *Sluggish Cognitive Tempo - A Review of the Scientific Evidence*. Consultable online: <http://www.russellbarkley.org/factsheets.html>
- 6: Unidad de Trastornos del Aprendizaje Escolar (UTAE). <http://utae.hsjdbcn.org/es/>
- 7: Según la revista *Nature*, y coincidiendo con el lanzamiento del RDoC se produce un descenso del 45% de fondos destinados a investigaciones clínicas, entre 2009 y 2015. <http://www.nature.com/news/mental-health-chief-psychiatry-must-get-serious-about-mathematics-1.20893>
- 8: Joshua Gordon. “The Future of RdoC”, 5 Junio, 2017 Consultable online: <https://www.nimh.nih.gov/about/director/messages/2017/the-future-of-rdoc.shtml>
- 9: Jean-Charles Troadec. “Le DSM se meurt”(I). *Lacan Quotidien* núm n° 726, 22 junio 2017. Consultable online: <http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2017/06/LQ-726-C.pdf>
- 10: NIMH. *About the All of Us Research Program*. <https://www.nih.gov/taxonomy/term/846/all>
- 11: Jean-Charles Troadec. “Le DSM se meurt, longue vie au RDoC !”. *Lacan Quotidien* núm n° 727, 23 junio 2017. Consultable online: <http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2017/06/LQ-727-D.pdf>

- 12: Susan Fenton and David Clarke. "Shire May Spin Off Hyperactivity Drugs, Raises Forecasts". *New York Times*. 3 de agosto, 2017. Consultable online: <https://www.nytimes.com/reuters/2017/08/03/business/03reuters-shire-results.html>
- 13: Matthew Goldstein, Steve Eder, Sheri Finkjan. "Betsy DeVos Won't Shed Stake in Biofeedback Company, Filings Show". *New York Times*. 21 de enero, 2017. Consultable online: <https://www.nytimes.com/2017/01/20/business/dealbook/betsy-devos-neurocore.html>
- 14: Abel Novoa. "Nadando entre 'escépticos' y 'naturalistas': por una visión compleja del desarrollo tecnocientífico (y de la medicina de familia)". *Plataforma NoGracias*, 3 Agosto 2017. <http://www.nogracias.eu/2017/08/03/nadando-escepticos-naturalistas-una-vision-compleja-del-desarrollo-tecnocientifico-la-medicina-familia-abel-novoa/>
- 15: José R. Ubieto. "TDAH: ¿una 'solución' real de 4 letras?". <http://joseramonubieto.blogspot.com.es/2016/12/tdah-una-solucion-real-de-4-letras.html>
- 16: Marie-Hélène Brousse. "La psicosis ordinaria a la luz de la teoría lacaniana del discurso". En *Freudiana* 76, 2016, pp. 99-112.
- 17: José R. Ubieto. "TDAH Sin Límites" En *Freudiana* 77, 2016.
- 18: Jacques Lacan. *El Seminario XXI: Los incautos no yerran*. Inédito. (anunciada su publicación para octubre 2017 en la Editorial Paidós).

Política y psicoanálisis. La red Zadig

Joaquí Caretti (Madrid)

Un interesante debate se está produciendo en el mundo del psicoanálisis lacaniano organizado alrededor de la Asociación Mundial de Psicoanálisis (AMP). Dicha asociación, en un acto inaugural, ha decidido, bajo la iniciativa de Jacques-Alain Miller, crear una red denominada ZADIG (1) (<http://lacaniannet.weebly.com/>), orientada por el psicoanálisis y constituida por personas interesadas en la acción política sin pertenencia a partido político alguno. Si hasta ahora los psicoanalistas habían participado en algunas cuestiones políticas, estas habían tenido que ver fundamentalmente con la defensa del psicoanálisis en el mundo. Como ejemplo, la oposición a una ley que quería impedir el tratamiento psicoanalítico de los sujetos autistas, tanto en Francia como en España. Se conversó con políticos, se hicieron manifiestos y se organizaron foros, con la participación de la sociedad civil, que finalmente consiguieron revertir la situación. Sin embargo, hoy lo que se propone es dar un paso más: crear una instancia en el psicoanálisis lacaniano que se interese de forma permanente por las cuestiones políticas y pueda incidir en ellas, sobre todo en aquellos actos o propuestas donde la Democracia y el Estado de Derecho puedan estar amenazados. El origen de esta red fue la campaña organizada por los psicoanalistas en Francia, durante la primavera pasada, contra la posibilidad de que Marine Le Pen pudiera gobernar y se entregara el Estado a un partido declaradamente xenófobo y con su fundador condenado por relativizar el Holocausto y provocar el odio racista. Finalmente el partido del odio fue derrotado.

El fundamento de esta nueva propuesta aún en construcción tiene que ver con dos afirmaciones que articulan lo social con lo individual y el inconsciente con la política. Sigmund Freud en la primera página de su *Psicología de las masas y análisis del yo* en 1921 afirma que la psicología social es la psicología individual: "La oposición entre psicología individual y psicología social o de las masas, que a primera vista quizás nos parezca muy sustancial, pierde buena parte de su nitidez si se la considera más a fondo. (...) Por eso desde el comienzo mismo la psicología individual es simultáneamente psicología social (...)" . Aquí queda dicho que todo

aquellos que compete a lo social tiene que ver con lo individual ya que lo social está realizado por sujetos singulares. Por otra parte, Jacques Lacan hizo una afirmación un poco más enigmática: “El inconsciente es la política”. Hay que leer aquí que la política está determinada por la estructura subjetiva, que los hechos de masas se orientan por una lógica inconsciente que comparten cada uno de sus miembros. Desde esta orientación uno se podría preguntar por qué tardó tanto tiempo el psicoanálisis en llevar sus reflexiones al campo político y salir de los márgenes de las consultas para dirigirse a enfrentar los malestares que se suceden en el campo de la cultura, tan bien descriptos por Freud. Es cierto que lo que el psicoanálisis le dice a la humanidad no es nada halagüeño, pues la advierte del movimiento irresistible de la pulsión, la cual hace que un hombre no tenga miramientos en dañar a otro hasta límites inconcebibles. Y, a su vez, le hace saber que muchos de los actos que realiza pueden ser hechos en contra de sí mismos. Esto es difícil de aceptar para una subjetividad que se cree dueña de sí misma. Pero es justamente por ello que los psicoanalistas están obligados a debatir e incidir en todas aquellas cuestiones que sean trascendentales para el lazo social y sobre todo en las que pongan en peligro a la democracia y por ende atenten radicalmente contra la convivencia.

En el contexto en el que vivimos el debate sobre qué es el Estado de Derecho y qué significa realmente la Democracia se ha hecho central, junto al rechazo de cualquier forma de totalitarismo. Y así lo entiende este movimiento de psicoanalistas que lo toma como eje fundamental de reflexión. Sin embargo, dicha reflexión se queda peligrosamente corta si no incluimos la nueva modalidad que en nuestros días tiene el ejercicio del capitalismo: su forma neoliberal. Mucho se ha escrito sobre el neoliberalismo y sus consecuencias. Las formas de explotación se han refinado hasta el extremo de hacer muy difícil la vida de los sectores menos favorecidos: precarización de los salarios y de las pensiones, ausencia crónica de trabajo, recorte de los derechos sociales, una política suicida de austeridad, pérdida de derechos laborales, endeudamiento del Estado por generaciones, sometimiento de las naciones a los designios de un poder económico no elegido democráticamente, etcétera. Todo es muy conocido. Pero siendo esto grave, su faz más mortífera es la incidencia que sobre la subjetividad ejerce la nueva razón neoliberal. Dicha razón apunta al corazón del sujeto para conseguir lo que el genio de Étienne de la Boétie describió como un sometimiento voluntario al discurso del amo. Quinientos años más tarde, esta nueva razón del mundo persigue los mismos objetivos: someter voluntariamente al sujeto. Se empuja al individuo para que entre en la lógica de la competencia empresarial, algo muy atractivo para el narcisismo de cada uno, al asumirse como gestor de uno mismo y concebido como una empresa constituida por un solo empleado/jefe: yo. No es muy difícil avizorar los estragos que una posición tal pueden causar al sujeto y que van desde la ineludible ruptura del lazo con los otros hasta la inmersión en la mayor de las culpas cuando el fracaso se presenta: el otro es vivido como un enemigo en esta carrera solitaria hacia el éxito o, mejor dicho, hacia el *exitus* subjetivo. El neoliberalismo funciona como una máquina supervoica imparable disfrazada por cantos de sirenas. Pero la cuestión más seria a tener en cuenta es que todo esto tiene lugar bajo el manto de la democracia, sistema donde se autoriza para imponer su razón. De este modo, capturada por esta ideología, la democracia se transforma en un semblante al servicio de las grandes corporaciones financieras, políticas y mediáticas. La lucha contra Marine Le Pen en Francia ha evitado el mal mayor pero al mismo tiempo ha encaramado al gobierno al representante más claro de la ideología neoliberal, al “hombre del dinero”, como ya lo certifica la reforma laboral que piensa imponer en otoño.

Frente a esto, la acción de los psicoanalistas lacanianos, que tan bien pelearon contra el fascismo lepeniano, debe oponerse ahora a una democracia formal pero vaciada de contenido, como es la que impulsan los partidos neoliberales en todo el mundo, cuyo fin es someter a los sujetos y anular lo más radical de su singularidad. Y, en este sentido, defender —junto con el no al totalitarismo— la existencia de un sistema donde la democracia se ponga al servicio de un mundo más habitable, más justo y menos estuporizante.

1: ZADIG (Zero Abjection Democratic International Group).

La Patria es un dolor que aún no sabe su nombre*

Matías Meichtri Quintans (Córdoba)

El significante “Patria” no es inerte, lleva en sí la impronta de lo sublime y la potencia de los semblantes mayores. De hecho algunos feminismos, en su afán igualitario prefieren subvertir la raíz etimológica de su definición —“Patria *est communis amnium parens* (1)” — para hacer lugar a la Matria. Ya Virginia Woolf lo clamaba: “Como mujer, yo no tengo Patria” (2).

Los gobernantes se sirven de la Patria para señalar el horizonte de sus políticas. Así, en Argentina hemos podido escuchar sintagmas como “La Patria es el otro”, frase que puso sobre la mesa el debate acerca de la alteridad en las políticas inclusivas. O, por el contrario, hemos podido no escuchar el significante “Patria”: de hecho, durante la última toma de posesión del cargo de presidente, el texto de juramento fue levemente modificado. Allí donde esperábamos escuchar “Juro (...) desempeñar con lealtad y patriotismo el cargo de Presidente de la Nación Argentina...”, se oyó: “Juro (...) desempeñar con lealtad y honestidad...” (3). Trueque que buscó tomar distancia de los significantes del gobierno precedente. De los significantes del otro.

Tres escansiones

1. 1915: Freud se lamentaba (en su texto *La transitoriedad*) de esa *furia ciega* con la que arrasaba la Primera Guerra Mundial, señalando entre sus devastadores efectos el hecho de que esta guerra había logrado “empequeñecer nuestra patria haciendo que el resto de la tierra fuera otra vez ancha y ajena” (4).

¿A qué patria se refería Freud?

Él no se lamentaba por el imperio austro-húngaro, lo que Freud veía empequeñecer era el mundo de las letras, *el país de Goethe*. Quizá por eso sorprende el talento poético con el que Freud se vuelca en este ensayo.

2. 1957: Las letras lacanianas narran el siguiente apólogo:

“Un tren llega a la estación. Un muchachito y una niña, hermano y hermana, en un compartimiento están sentados el uno frente a la otra del lado en que la ventanilla que da al exterior deja desarrollarse la vista de los edificios del andén a lo

—Lacan Cotidiano—

largo del cual se detiene el tren: “¡Mira, dice el hermano, estamos en Damas! — ¡Imbécil!, contesta la hermana, ¿no ves que estamos en Caballeros?”.
(...)

“Caballeros y Damas serán desde ese momento para esos dos niños dos patrias hacia las que sus almas tirarán cada una con un ala divergente, y sobre las cuales les será tanto más imposible pactar cuanto que, siendo *en verdad la misma* (5), ninguno podría ceder en cuanto a la preeminencia de la una sin atentar contra la gloria de la otra” (6).

Apólogo que no sólo señala las consecuencias del binarismo significante sino que nos dice también que para el psicoanálisis solo hay una patria, la que para cada uno se abre en un agujero.

3. 2017: J-A. Miller en la conversación nocturna con Daniel Roy y Eve Miller-Rose recuerda a los ancestros de la libertad francesa:

—*Eve Miller-Rose*: Lo que entiendo ahora, es que has lanzado tu ofensiva anti Le Pen a ultranza sobre el fondo de *La Patria en peligro* de 1793.

—*Jacques-Alain Miller* : Exacto. La energía estilo *La Patria en peligro*, la encontramos en los soportes más improbables, por ejemplo un pequeño grupo de psicoanalistas lacanianos (7).

Frente a estas escansiones y usos políticos y poéticos del significante “Patria”, el nombre que nuestro nudo pretende ubicar, no busca situar un emplazamiento territorial ni promocionar un chauvinismo local. En todo caso es la defensa —en acto— de una localización que es condición de existencia de cada serhablante: su *sinthome*. Eso con lo que cada quien se desplaza.

De allí que *Oda* escrita en 1966 haya sido una de las primeras referencias recordadas para situar en palabras de Borges que si bien “Nadie es la Patria (...) la Patria, amigos, es un acto perpetuo” (8).

Hay cosas que se hacen con palabras: Jurar es una, fundar es otra. La movida ZADIG, no es una expresión realizativa tal y como Austin las denominó, pero yo me permito darle ese valor. ZADIG es un acto que, ganándole terreno al mar, amplía las fronteras del Campo freudiano para incidir con la opinión en los asuntos de la política.

* Marechal L. *Antología poética*. Ediciones de la flor. 1969.

1: La frase se atribuye a Cicerón: “La Patria es el padre común de todos”.

2: Woolf, V. *Tres guineas*. Ediciones Godot. 2015

3: TN *El cambio de palabras de Macri en la jura por la presidencia* (10.12.2015). tn.com.ar. http://tn.com.ar/politica/honestidad-por-patriotismo-el-cambio-de-palabras-de-macri-en-la-jura-por-la-presidencia_641121.

4: Freud, S. *La transitoriedad* [(1915)1993]. O. C, T. XIV, Buenos Aires. Amorrortu.

5: El subrayado es mío.

6: Lacan, J. *La instancia de la letra o la razón desde Freud. Escritos 1*. Siglo Veintiuno Editores. México. 2001, p. 480.

7: *Lacan Quotidien* nº 698.

8: Borges J.L *El Otro, El Mismo* (1964). RBA.

Las Ramblas

Miquel Bassols (Barcelona)

Lo real de la muerte es siempre igual, idéntico a sí mismo, impensable, sin nombre ni apellidos, sin imagen, sin ningún tipo de sentido que podamos encontrarle. Es así, simplemente, porque lo real de la muerte excluye al sujeto, al ser que habla, de su reino oscuro. La muerte, decía Jacques Lacan, es del dominio de la fe. Creemos en ella, incluso cuando la renegamos, aunque no sepamos nada de ella, creemos en ella para intentar dar un sentido, por mínimo que sea, a esta identidad impensable de lo real de la muerte.

Por el contrario, los muertos no son nunca iguales, cada uno es diferente a otro, cada uno con un nombre y un apellido, con una historia escrita o por escribirse, cada uno tan singular como cada ser que habla. Los muertos existen como un hecho de discurso, sobreviven como un efecto de lenguaje allí donde la muerte, impensable, los ha ausentado de sí mismos.

Cuando la muerte irrumpre en el ser que habla de un modo más o menos súbito, imprevisto, entonces hablamos de “victima”. Esto iguala demasiado rápidamente un muerto a otro, lo sustrae del discurso en el cual ha vivido para representarse en él. Curiosamente esto nos calma un poco ante lo real de la muerte pero también nos hace sentir de inmediato que cada uno de nosotros puede ser también una víctima. Pensamos: yo podría haber estado allí y ahora no estaría aquí, ausente de mí mismo para siempre. Es decir, nos identificamos con la víctima. Entonces es conveniente recordar que aquel muerto tiene un nombre y un apellido, que tiene una historia escrita o por escribir, que es preciso devolverle la singularidad que ha tenido como ser que habla y que el nombre de víctima le arrebata.

Ser que habla, esta expresión es un pleonasio —recordaba Lacan— porque sólo hay ser en el lenguaje, sólo hay ser de palabra, por el hecho de que se diga y se crea ser. ¡Ah, si aquel muerto pudiera hablar, eso le devolvería el ser, su singularidad ante lo real de la muerte! A veces hablamos por él y así negamos la muerte que lo ha hecho ausente de sí mismo, pero es la manera que tenemos de hacerle un lugar entre los vivos.

Todo esto es lo que he pensado hoy cuando he leído una nota del Gobierno de Cataluña después del terrible atentado de ayer en Las Ramblas de Barcelona. La nota listaba las treinta y cuatro nacionalidades de las personas afectadas, víctimas mortales y heridos, por el cruel atentado. Hay que leer el listado: alemana, algeriana, argentina, australiana, austriaca, belga, marroquí, canadiense, china, colombiana, rumana, venezolana, cubana, ecuatoriana, egipcia, española, norteamericana, filipina, francesa, británica, griega, holandesa, taiwanesa, hondureña, húngara, irlandesa, italiana, kuwaití, macedonia, mauritana, pakistaní, peruana, dominicana, turca. Es algo, por supuesto, que quien había escogido el lugar y la hora para hacer el atentado había tenido muy en cuenta, de modo de éste tuviera la mayor repercusión posible internacionalmente. Y, en efecto, lo ha conseguido.

He pensado entonces que el acto asesino y masivo, gobernado por el imperativo loco del Uno absoluto, iba dirigido, fundamentalmente y con toda certeza, a anular de manera indiscriminada toda esta diversidad de nombres y apellidos, de historias escritas y por escribir, de singularidades diversas de los seres que hablan. No le habría importado que entre ellos hubiera, como se suele decir, “uno de los suyos”, para hacer más presente este Uno absoluto que los iguala y los anula en nombre de la muerte imposible de pensar.

—Lacan Cotidiano—

En nombre del Uno absoluto se puede mercadear con lo real de la muerte y anular la singularidad de cada muerte, de cada ser que habla, incluso de la propia muerte para seguir viviendo sin querer saber nada de ella.

Esta es la batalla: hacer aparecer lo real de la muerte y la singularidad de cada ser que habla ante el discurso del Uno que las confunde en la nada cuando quiere encontrarle, él también, un sentido.

También en Las Ramblas.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI.](#)